

éducation des adultes et "conscientisation"

Depuis que j'ai commencé à chercher de nouvelles voies dans ce domaine, il y a quelque temps, au Brésil, j'ai parlé et écrit à de nombreuses reprises sur ce sujet. Néanmoins, chaque fois que je suis invité à le faire, j'en suis heureux même si je sais qu'il ne m'est pas toujours possible de traiter un nouvel aspect de la question ou de voir dans une nouvelle perspective un aspect déjà connu. A de telles occasions, je me trouve généralement devant un problème: comment exposer un thème aussi complexe en trois ou quatre pages? C'est celui qui se pose à moi aujourd'hui. Je vais cependant tenter de surmonter la difficulté en délimitant un secteur dont j'analyserai certains concepts fondamentaux.

Il faut cependant remarquer que, même si nous avons ici un secteur bien défini, l'analyse de ces points ne peut (pour des raisons d'espace) être faite en profondeur¹.

Pour être en mesure de préciser ultérieurement ce qu'est réellement la « conscientisation », je dois tout d'abord affirmer l'impossibilité d'une éducation neutre. En effet, l'éducation ne peut être neutre tout simplement parce que c'est une action humaine. Le caractère historique des hommes, la signification particulière de leur existence comme risque constant, ne leur permettent aucune action neutre. Il en résulte que toute neutralité proclamée est un choix caché.

L'éducation se fait toujours pour la liberté ou la « domestication » des hommes, pour leur humanisation ou leur déshumanisation, que les éducateurs en soient conscients ou non. Les éducateurs croient souvent être engagés dans une action d'éducation humanisante, mais en fait, ils travaillent contre les hommes, en tuant leur capacité créatrice, leur curiosité, leur faculté d'étonnement devant la vie elle-même.

Le processus éducatif n'échappe pas à ce dilemme. Ou bien il servira la créativité de l'homme, sa libération, ou au contraire il sera l'instrument de sa passivité, de son adaptation à la réalité.

Tout d'abord, l'alphabétisation est le

Jusqu'en 1964, Paulo Freire fut professeur d'histoire et de philosophie de l'éducation à l'Université de Recife. Il commença à s'occuper, dès 1947, d'adultes illettrés dans le Nord-Est du Brésil; de là est sortie la méthode « Paulo Freire » de conscientisation qui, à côté de la rapidité extraordinaire du processus d'alphabétisation, met l'accent sur la libération du « moi » et sur l'éveil de la personne à son environnement social et politique. Après le coup d'Etat de 1964 au Brésil, Paulo Freire fut emprisonné pour ce que « l'ordre nouveau » appelle « l'aspect subversif » de son enseignement. Puis il vécut pendant quelques années en exil au Chili où il fut entre autres consultant de l'Unesco. Pendant deux ans, il fut professeur extraordinaire à Harvard et il travaille actuellement comme consultant spécial au Département de l'Education du Conseil Océanographique des Eglises à Genève. Il a écrit de nombreux ouvrages.

processus par lequel les analphabètes créent et recréent leurs mots au lieu de devenir de simples récepteurs des paroles de l'éducateur. Cela veut dire qu'ils deviennent de vrais sujets, de vrais acteurs de leur enseignement, en collaboration avec l'éducateur. Les deux parties sont engagées dans l'acte de connaître, l'objet de la connaissance n'étant pas un mot « vide » et aliéné, mais le mot concret et « vivant » que l'homme applique au monde.

De ce fait précisément, l'objet de la connaissance doit être le mot, non seulement dans ses combinaisons linguistiques, mais dans sa relation avec les expériences existentielles de l'homme. De cette façon, les « mots générateurs » ou « mots-clés »² doivent venir des éduqués au lieu de représenter le choix de l'éducateur. Nous devons les trouver parmi les gens, dans leur langage quotidien, grâce à une investigation qui est à l'origine de notre action³. D'autre part, les gens doivent savoir pour quelle

raison et dans quel but cette recherche est faite.

Leur attitude à son égard doit être active. A partir de ce moment, ils doivent devenir peu à peu les sujets de leur enseignement. Il est absolument nécessaire qu'ils se rendent compte qu'il est incontestablement plus important de faire l'histoire que de lire des histoires aliénées. Et pour cela, les objectifs de l'alphabétisation doivent être analysés, discutés et perçus de manière critique.

Le vrai problème qui se pose aux hommes, quel que soit le niveau de leurs connaissances, c'est de devenir de plus en plus humain. Ceci est, cependant, hors de portée, si les hommes n'exercent pas réellement une action transformatrice sur les structures sociales qui les empêchent de devenir totalement humains. De cette manière, le processus d'alphabétisation comme « action culturelle » ou éducation à la liberté ne peut être réduit à un simple exercice mécanique de mémorisation de lettres, de syllabes et de mots. Au contraire, il doit être l'effort par lequel les hommes, au moment où ils pensent à leur présence dans le monde, devraient pouvoir apprendre à lire et à écrire. Je veux dire que les hommes doivent découvrir qu'ils sont des êtres qui s'expriment au moyen d'un langage créateur, par la « médiation » du monde. Ils doivent découvrir qu'ils sont réellement, par leur action transformatrice sur le monde, des êtres créateurs ou recréateurs, et non des êtres adaptés à la réalité. En fait, les hommes nomment les choses parce qu'ils les font et les transforment avec des « mains conscientes ». Le langage humain ne serait pas ce qu'il est si les hommes n'étaient pas toujours mieux à même de transformer la réalité. Ainsi, du point de vue humaniste, le processus d'alphabétisation doit être l'occasion pour l'éducateur et l'éduqué d'essayer d'apprendre ensemble, par le dialogue, à penser correctement⁴.

Le fait d'essayer un tel mode de pensée implique que l'on considère la réalité sociale elle-même comme un problème et que l'on cherche à l'éclaircir.



voix d'une nouvelle jeunesse

● Nous ne voulons pas que notre continent devienne le champ de bataille des grandes puissances... (ou qu'une troisième guerre mondiale ait lieu en Asie). Nous ne voulons pas non plus d'« une paix du tombeau fondée sur la soumission de l'esclave ».

● Conscients des conséquences désastreuses de conditions d'échange défavorables à l'économie des pays asiatiques, ainsi que de la domination étrangère exercée sur eux, nous nous adressons aux étudiants des nations qui détiennent le pouvoir pour qu'ils fassent pression sur les individus et les institutions, dans leurs propres pays, afin de soulager les souffrances et les angoisses de leurs frères asiatiques.

● La plus grande attention doit être apportée à l'aide à l'étranger, important facteur de développement économique, car elle a souvent des implications qui

peuvent être fatales à l'économie de la nation qui en est bénéficiaire.

● Le développement de l'Asie est considéré essentiellement dans une perspective économique allant souvent au détriment d'un développement intégral. La justice sociale, l'égalité, la liberté, la morale et la dignité humaine sont aussi des objectifs importants.

● Les conflits raciaux et religieux sont à l'origine de graves problèmes en de nombreuses régions d'Asie.

● A quelques exceptions près, la corruption des services publics est pratiquée couramment dans les pays asiatiques.

● Les pays d'Asie sont honteusement et désespérément divisés entre eux. Leur nationalisme exagéré provoque des affrontements et occasionne des dépenses militaires croissantes.

● L'inégalité quant aux possibilités d'accès aux études est à la fois la cause et la conséquence de l'injustice sociale régnant dans nombre de pays asiatiques. Elle constitue également le principal obstacle au développement.

● Les programmes universitaires ne sont pas intégrés aux cultures locales... L'éducation a été basée sur une conception matérialiste du développement, apportée d'Occident.

● Les systèmes universitaires actuels ont produit une poignée de « pseudo-leaders », snob et égocentriques, que leur formation occidentale a rendus incapables d'apprécier la richesse des cultures et des coutumes asiatiques traditionnelles.

● Les jeunes d'Asie sont particulièrement frappés par la profonde dégradation de l'être humain, dans leur continent. Le mouvement étudiant essaie de sensibiliser l'opinion, aussi bien en Asie que dans le reste du monde, sur la situation déplorable de la majorité de la population du continent (environ les

deux-tiers de l'humanité).

● Nous, étudiants catholiques, voulons collaborer avec les autres étudiants et avec tous les hommes de bonne volonté à la construction de nos nations en vue du développement intégral de l'homme. Nous croyons qu'en Jésus-Christ nous pouvons trouver un modèle, ainsi que le dynamisme dont nous avons besoin pour travailler à la libération de l'Asie, dans le cadre d'une civilisation planétaire.

Ces déclarations sont tirées des conclusions de la conférence pan-asiatique de Pax Romana-MIEC qui eut lieu à Hong Kong en août de cette année. Des délégués des fédérations d'une douzaine de pays asiatiques, plus quelques participants d'autres continents, dont le Secrétaire général du MIEC, Jürgen Nikolai, tentèrent de voir comment les organisations d'étudiants catholiques pourraient coopérer au changement social en Asie.

Des suggestions concrètes tendant à l'amélioration du travail des fédérations au niveau national furent présentées. La politique et le fonctionnement du Secrétariat asiatique firent également l'objet d'une étude détaillée; on aboutit à la conclusion que des centres de communication répartis dans les différentes parties de l'Asie seraient nécessaires.

On releva l'importance d'une préparation intensive à l'Assemblée Interfédérale, cette dernière étant considérée comme décisive pour l'orientation future du MIEC, à un tournant de son histoire.

L'élément dynamique des fédérations d'étudiants catholiques et leur rôle dans l'évolution de l'Eglise furent soulignés. On exprima le sentiment que le point de vue des étudiants devrait être pris en considération dans les décisions de l'Eglise et que ceux-ci devraient être représentés dans ses organes les plus importants.

En raison de l'intérêt particulier que présentent les conclusions de la conférence de Hong Kong au sujet de l'Eglise — spécialement dans le contexte asia-

éducation des adultes (freire)

1 Pour une telle analyse, voir bibliographie.

2 Les mots « générateurs » ou « mots-clés » dans un langage syllabique sont ceux qui, décomposés en syllabes, rendent possible la création d'autres mots par la combinaison des syllabes.

Considérons: Ti jo lo = brique; Ta - te - ti - to - tu; ja - je - ji - jo - ju; la - le - li - lo - lu. En combinant ces syllabes, nous pouvons former: luta = lutte; tela = écran; título = titre; jato = jet, etc. Ainsi en partant des mots générateurs, dont ils saisissent très rapidement le mécanisme linguistique de composition et de décomposition, les analphabètes commencent à créer et à recréer leurs mots au lieu de les recevoir de leur éducateur.

3 A propos de la manière de conduire cette recherche et de choisir les « mots générateurs » de « l'univers linguistique minimum » pour l'organisation du programme, voir bibliographie.

4 Comme penser implique agir, et vice-versa, il ne serait pas possible que les hommes apprennent à penser correctement sans que s'opère une action formatrice. Mais comment se fera-t-elle si l'action élaborée est celle même d'apprendre des mots? Il ne m'est pas possible de l'expliquer dans le cadre restreint de cet article, mais je tiens à souligner que ma position, et pas uniquement sous cet aspect, n'est pas idéaliste. Voir bibliographie.

5 Il est nécessaire de relever qu'il ne suffit pas qu'un homme se conçoive comme objet pour que soit dépassé son « statut » en tant que tel. Pour y arriver, il doit agir, transformer la réalité dans laquelle il est objet.

6 Selon une affirmation d'Ernest Lange lors d'une conversation avec l'auteur, il est évident que, pour lui comme pour moi, la pensée ne peut être séparée de l'action.

tique — cette section (III) est reproduite intégralement.

L'EGLISE

Ce texte, qui veut être le porte-parole de la nouvelle génération, a pour but de sensibiliser l'Eglise afin de la rendre plus apte à répondre aux besoins de l'Asie.

La jeunesse d'Asie est très réellement préoccupée en ce qui concerne l'avenir. Elle est fermement décidée à créer une « Eglise vivante et nouvelle » qui reflétera les aspirations de millions d'Asiatiques et portera un témoignage authentique des enseignements du Christ.

Nous nous trouvons devant une perspective déroutante: si l'Eglise ne tient pas compte de l'état actuel des choses, des chrétiens convaincus (particulièrement parmi les jeunes et les intellectuels) auront de grandes difficultés à rester à l'intérieur de ses structures. Maintenant déjà, les jeunes de certains milieux ont le sentiment que l'appartenance à l'Eglise-institution représente une ignorance de la réalité; nous commençons à nous demander s'ils n'ont pas raison.

Nous sommes donc en face d'une exigence criante: « Pour être une Eglise "signifiante", nous devons opérer un renouvellement radical ».

Nous, étudiants catholiques d'Asie, sommes alarmés par les orientations que prend actuellement l'Eglise un peu partout dans le monde, mais spécialement dans notre continent; nous pensons qu'elle n'y est plus à même, dans ses structures présentes, de répondre à l'attente des jeunes qui veulent que le catholicisme soit un moyen de libération pour leur peuple. C'est pourquoi nous demandons une remise en question radicale de ces structures afin de pouvoir être nous-mêmes plus réceptifs à l'appel pour la libération de l'humanité.

Quel est aujourd'hui le visage de l'Eglise?

C'est un fait admis que l'Eglise est actuellement une institution aux structures très complexes qui, dans certains cas, ne pratique pas en vérité ce qu'elle prêche. Ceci est dû au fait que sa bureaucratie est souvent lente et réfractaire aux changements.

Il est intéressant de noter que, même dans un pays comme les Philippines où le 80% de la population est catholique, la jeunesse est à la recherche de nouvelles organisations qui ne soient pas directement soumises aux évêques.

Toutefois, nous devons aussi rappeler

le fait que, dans certains pays ayant souffert du communisme, on préfère donner à l'Eglise un rôle plus traditionnel s'exprimant par une attitude anti-communiste.

Quelle devrait être notre motivation? Pourquoi luttons-nous?

Le but ultime de l'Eglise devrait être de libérer l'homme, c'est-à-dire de le rendre conscient du « bonheur le plus vrai » dont il est capable et qu'il peut développer dans sa relation avec les autres, et de bâtir une société qui permette et facilite l'éclosion de ce « bonheur le plus vrai ».

Signification du « bonheur le plus vrai »

Nous pensons que le « bonheur le plus vrai » est celui qui ne se réalise que dans un amour désintéressé de Dieu et de son frère. C'est le commandement que nous a donné le Christ, commandement dont il a porté témoignage, au nom duquel il a donné sa vie et dont il veut que nous nous inspirions. C'est la plus noble aspiration du cœur humain, exprimée également par les autres religions et philosophies dans ce qu'elles ont de plus authentique.

Signification de « amour désintéressé »

L'amour désintéressé est l'amour de l'autre tel qu'il est, sans autre motif que le bien de l'être aimé. Mais, en raison de notre nature, notre amour tend à devenir intéressé. Nous devons donc faire un effort constant pour purifier notre amour et nos motivations et c'est bien ce qui constitue aujourd'hui l'essence de notre vie chrétienne.

L'Eglise du Christ devrait être une communauté de personnes portant témoignage de cet amour désintéressé et elle devrait continuer la présence du Christ dans le monde. Sa mission est d'être semblable au Christ dans un don désintéressé d'elle-même et dans une invitation à ce même amour, adressée aux individus et à la société. Mais, l'Eglise étant composée d'hommes, l'élément humain est constamment attiré par l'égoïsme; d'où la nécessité d'une purification incessante de ses motivations, de sa mentalité, de ses activités et de ses structures.

L'amour désintéressé dont le Christ a fait preuve tout au long de sa vie a atteint son sommet au Calvaire. Les

sacrements, qui nous unissent au Christ, devraient susciter en nous un amour désintéressé et nous aider dans nos efforts pour vivre un tel amour. Ils construisent la communauté, enrichissent la personne et renforcent en elle l'identité au Christ. Dans l'Eucharistie, nous participons à la vie du Christ; la communauté chrétienne renouvelle le sacrifice du Calvaire et s'engage à un amour-don pouvant aller, à l'exemple du Christ, jusqu'à l'immolation. La communauté eucharistique crée également l'amour entre ses membres et elle devrait incarner en quelque sorte le message du Christ. En ceci réside la nécessité des sacrements.

Constituée elle aussi d'êtres humains, la communauté eucharistique ne peut échapper à la routine, à l'égoïsme et aux faiblesses; elle requiert donc une purification constante. Nous serions heureux de voir présente dans ce monde cette communauté d'authentique amour dans le Christ, et de la voir grandir et se développer dans ses dimensions, mais surtout dans sa maturité spirituelle. Toutefois, nous ne voudrions pas que ce développement soit le fruit d'un mouvement qui ait sa source ailleurs que dans la conversion du cœur et dans une incorporation vraie — et non formelle — à la communauté d'amour-don par un baptême « signifiant ».

Dans l'optique chrétienne, les biens ultimes qui peuvent contribuer au bonheur le plus vrai sont l'amour, la vérité, la justice, la paix, la liberté et l'égalité, qui offrent aux hommes la possibilité de mener une vie correspondant à leur dignité d'enfants de Dieu. La communauté chrétienne devrait défendre ces valeurs courageusement et à n'importe quel prix, à la manière du Christ, selon que les circonstances l'exigent.

Insérée dans l'humain, la communauté chrétienne peut faillir à sa vocation et se compromettre dans des situations qui ne sont pas dignes de l'être humain et avec des structures qui l'oppressent. C'est pourquoi la communauté chrétienne a besoin d'une purification constante, sur le plan social également.

Le christianisme est-il mort?

En dépit du bon travail accompli par les chrétiens à l'intérieur de l'Eglise, le christianisme authentique est « mort » pour un nombre considérable d'individus, de structures et de régions. La passivité des chrétiens (à quelques exceptions près) devant l'injustice sociale est pour beaucoup un sujet de scandale, particulièrement dans les pays d'Asie.

En face d'une telle situation, les étudiants qui prennent leur foi au sérieux, la concevant comme une participation à l'action en faveur de la justice sociale — distincte du service social — se trouvent en opposition à des chrétiens, des structures chrétiennes (dans le sens qu'on leur donne actuellement) et même avec des attitudes de l'Eglise qui sont des obstacles à un développement intégral. En conséquence, de nombreux étudiants quittent l'Eglise et ses organisations, car ils n'en voient plus la raison d'être.

Quelle « Eglise nouvelle » voulons-nous ?

Aujourd'hui, les jeunes parlent selon une nouvelle spiritualité (appelée souvent « idéologie » ou « théologie »). Ils ne cessent d'insister sur le fait que la mission principale de l'Eglise est le renouvellement de l'ordre temporel suivant les principes chrétiens; nous sommes heureux que Vatican II ait donné, sur le plan pastoral du moins, la priorité à cette tâche. L'Eglise devrait être un centre d'intense activité et elle devrait être prête à prendre position dans les questions controversées.

Peut-il y avoir un christianisme qui ne croie pas effectivement en la justice sociale, qui ne prenne pas position pour les libertés essentielles de l'homme et pour sa dignité? Peut-il y avoir une Eglise qui refuse de s'ouvrir aux idées nouvelles? Telles sont les questions que pose la jeunesse, en toute sincérité.

Le vrai chrétien est celui qui, outre son amour pour Dieu et en raison même de cet amour, se préoccupe réellement du sort de millions d'humains dans le besoin et est décidé à consacrer sa vie à les libérer. Cela peut exiger le renoncement à soi-même, le sacrifice de ses aises, de sa famille, de sa vie même. Dans les structures sociales actuelles, sécurité, confort et luxe ne peuvent co-exister avec la pratique d'un christianisme authentique. Amour, service, sacrifice et discipline devraient être à la base de nos efforts. C'est pourquoi être chrétien est une mission ardue mais exaltante; elle implique une mort à soi-même, qui recrée l'humanité. Ceci se traduit par des conflits, des tensions, des contradictions, l'insécurité et l'incertitude. Il faudrait que les jeunes chrétiens soient entraînés à accepter ces difficultés comme étant inhérentes à leur engagement.

Nous déplorons vivement le fait que l'Eglise évite la controverse et les responsabilités. Si nous croyons vraiment, nous ne devons pas craindre les risques. Nous avons à nous prononcer sur la réforme agraire, sur la libération de

l'individu, etc. Il se peut même que nous devions soutenir activement l'idée de démembrer les structures responsables de perpétuer l'injustice sociale dans les différentes parties de l'Asie. Nous devons substituer au service social l'action sociale ayant pour but un changement effectif, car présentement le service social est souvent une mystification, un replâtrage qui peut durer encore des siècles.

Avant tout, l'Eglise doit vivre au rythme du monde et prendre position au moment opportun, et non lorsqu'une crise est passée. Les documents de Vatican II, malgré leur tendance progressiste, restent sur certains points en deçà des exigences de la société actuelle et ne sont pas toujours adaptés à son évolution rapide.

Nous espérons que le peuple de Dieu pourra suivre cette évolution, et même en prendre les devants. Nous souhaitons aussi qu'une entière liberté d'expression sera garantie, spécialement à ceux qui sont engagés dans la recherche théologique afin de promouvoir un développement sain, intégral et dynamique, qui ne soit entravé d'aucune manière. Mais nous affirmons aussi avec joie que la Bible est et restera une base valable. Néanmoins, elle ne saurait être interprétée selon le bon gré de l'Eglise-institution.

Nous devons également nous rallier à nos frères non catholiques et collaborer plus activement avec eux à la construction de nos pays respectifs. Nous craignons souvent de perdre notre identité et c'est précisément cette crainte qui a créé en nous un esprit de ghetto. Nous devons associer tous les hommes de bonne volonté à notre tâche, tout en gardant une orientation typiquement chrétienne. La personne du Christ et son message doivent demeurer notre source d'inspiration.

Nous engageons donc la hiérarchie de l'Eglise d'Asie à regarder la réalité en face. C'est à elle qu'il appartient de relever ce défi. Quant à nous, nous ne pouvons que promettre à l'Eglise que la jeunesse d'Asie ne se dérobera pas à cette réalité et aux exigences de sa foi. Nous ne voulons pas attribuer à l'Eglise officielle l'entière responsabilité de la désolidarisation du christianisme d'avec les pauvres, dans le continent asiatique. Nous les jeunes, particulièrement les universitaires, nous sommes identifiés le plus souvent avec les classes bourgeoises. Nous avons recherché notre confort et notre sécurité. Les salaires élevés et les dots ont eu pour nous plus d'attrait que les vérités dépouillées du christianisme. Même lorsque nous nous sommes sentis concernés, ce fut plus sur le plan intellectuel

qu'en vue d'une application de l'Evangile à nos situations concrètes. Nous n'avons pas fait nôtre l'action de ceux qui veulent promouvoir les déshérités par la révolution sociale. C'est pourquoi nous reconnaissons nos manquements et sommes résolus à être différents à l'avenir.

Dans la ligne de nos discussions sur la nécessité d'une ouverture aux diverses idéologies, nous demandons aux chrétiens de reconnaître les valeurs existant dans le communisme chinois. Nous en appelons aux étudiants pour qu'ils prennent l'initiative d'un dialogue vivant et sincère avec les représentants de ces mouvements idéologiques. Une étude en commun, de même que l'action sociale, pourraient servir de base à ce dialogue*.

Nous rappelons une fois encore que, si la hiérarchie ne se rend pas compte de la gravité de cet appel et n'agit pas immédiatement, nous serons tenus pour responsables de la perte de certains d'entre nous — parmi les meilleurs — au moment où nous en avons le plus besoin, et ceci par manque de clairvoyance et à cause de notre refus d'ouvrir les yeux à une terrible réalité.

Nous exprimons notre solidarité avec ceux qui ont déjà quitté l'Eglise-institution afin d'être fidèles à leur engagement envers l'humanité. Nous voudrions leur redire que nous sommes unis par notre engagement dans une même lutte, dont nous voulons partager la responsabilité. Nous tenons à préciser que nous ne les considérons pas comme infidèles à leur mission de chrétiens, mais nous confessons que, dans notre faiblesse, nous ne vivons pas l'idéal que nous proclamons. Nous affirmons, de plus, que notre solidarité est réelle et que nous sommes prêts à payer le prix qu'elle exigera. Nous sommes également solidaires avec les évêques, prêtres, religieux et laïcs qui luttent pour une participation efficace à la vie de la société et qui, de ce fait, ont à subir de nombreuses tribulations de la part de l'Eglise-institution et de certains laïcs traditionalistes. Ils sont pour nous les signes de la présence du Christ dans le monde et un gage d'espérance pour l'avenir.

* Nous déclarons qu'il est impossible d'avoir un dialogue sincère avec les communistes. Notre sentiment est que ce dialogue a été pratiqué durant des années et qu'à chaque fois, ceux qui croyaient en un tel échange ont été trompés par les communistes. En conséquence, un compromis nous paraît impossible.
Délégation de la République de Chine
Délégation du Vietnam du Sud
Anthony Yeung Pin Wing (Hong Kong)
Joseph Abhichart Rungsiri Jiratana (Thaïlande)
Jong Dang Quoc-Dung (Vietnam)

Parler des contradictions existant entre les idéaux proclamés par les étudiants et les attitudes qu'ils adoptent dans la vie pratique me paraît injuste, surtout lorsqu'on n'a à son actif qu'une expérience limitée. Si j'accepte de le faire en ce qui concerne les étudiants latino-américains, c'est parce que beaucoup d'entre eux ont eu le courage de faire leur autocritique à ce sujet, et aussi parce que je suis convaincu qu'une réflexion de cette nature ne peut qu'être utile à tous ceux qui, dans n'importe quel pays du monde, luttent pour la libération de l'homme, c'est-à-dire pour la création d'un homme nouveau dans une société nouvelle.

Je traiterai essentiellement des contradictions décelées pendant la période universitaire elle-même et moins de celles qui sont notées dans la vie post-universitaire par rapport aux convictions proclamées durant les études. Dans ce dernier cas, il n'est pas évident qu'on puisse parler de contradiction puisqu'il n'y a pas de simultanéité dans les actions.

LES IDEAUX PROCLAMES

Les idéaux des étudiants, en Amérique Latine, peuvent se résumer par le mot « libération ». Libération de l'homme latino-américain, actuellement tenu à l'écart de tous les avantages qu'offre la technique. Libération des ouvriers et des paysans, aliénés économiquement, culturellement et socialement, exploités par les groupes oligarchiques de connivence avec une classe moyenne qui, dans son désir de promotion, joue le jeu des groupes qui détiennent le pouvoir politique, économique et social. Libération globale de l'Amérique Latine, face au monopole de pouvoir que sont les Etats-Unis d'Amérique, soutenu par les oligarchies nationales qui, à leur tour, survivent grâce à l'omnipotence du géant du Nord. Libération enfin vis-à-vis d'une culture de confort imposée par les moyens de communication de masse au service d'une économie de consommation.

Il s'agit par conséquent d'une révolution dans le sens le plus radical du terme. D'une révolution culturelle. On parle d'un homme nouveau et d'une société nouvelle. D'une révolution totale qui doit changer tout le système des structures et des valeurs. Ainsi, on ne parle généralement plus de réforme uni-

“libération,”



réalité ou

versitaire, car on suppose que l'Université, aliénée et aliénante, ne peut être un agent de changement tant qu'on ne transformera pas le système au sein duquel elle vit et que nécessairement elle sert.

Bien qu'il y ait toute une série de variantes dans la façon de faire la révolution, en général on est d'accord sur la nécessité de la prise du pouvoir et sur le fait que celle-ci ne peut être réalisée par des moyens légaux. On parle, on chante, on exalte la guérilla — urbaine ou paysanne — l'action directe, la violence en général, et on y participe de mille manières, non pas comme à une chose bonne en soi, mais nécessaire, étant donné la ferme décision des usagers de « l'ordre établi » de la défendre à tout prix.

Cette révolution, violente s'il le faut, ne doit pas se faire seulement **pour** la libération des marginaux (plus ou moins marginaux: Indiens, Noirs, paysans, ouvriers) ni même **avec** ceux-ci, mais bien **par** eux. On est de plus en plus convaincu que la révolution ne peut être réalisée sans la pression des marginaux. Les universitaires se sont rendu compte qu'ils ne pourraient pas faire la révolution à eux seuls. Plus encore, ils affirment, verbalement du moins, qu'ils ne forment que l'un des groupes agents du changement. Dans de nombreux cas, ils sortent de l'université pour s'unir aux ouvriers et aux paysans dans leurs luttes et leurs revendications. On met en question la valeur même du « mouvement

estudiantin », l'existence des universitaires comme classe sociale séparée des exploités, en prônant la participation à la vie de ces derniers, qui représentent le seul facteur efficace de changement.

On affirme la nécessité d'organiser les forces révolutionnaires en rassemblant tous les partisans du changement. On voudrait éviter le sectarisme idéologique par la mise en valeur de toutes les forces, latentes ou manifestées, susceptibles de mener à la révolution. Cependant, il existe des groupes qui refusent la coalition entre cellules d'idéologies différentes, bien qu'ils acceptent de participer à des actions communes.

Pour certains groupes universitaires, ce sont précisément les ouvriers et les paysans, parias de la société latino-américaine, qui incarnent de la façon la plus pure les valeurs de l'homme nouveau, car ils sont moins contaminés par la culture occidentale. On va vers eux non plus avec une attitude messianique, mais bien avec l'humilité de celui qui sait qu'il a besoin d'apprendre, de se purifier, de se désaliéner. Il s'agit en tout cas, de les « conscientiser », mot qui aura un contenu ou une signification différente suivant l'énoncé tactique et stratégique de chaque groupe. Pour tous, cependant, il signifie les éveiller à une conscience critique de leur situation et des possibilités qu'ils ont en eux de sortir de la prostration à laquelle ils sont soumis, et de l'exploitation dont ils sont l'objet. On se réfère, par conséquent, à des mots tels qu'authenticité,

buenaventura peligri

paroles?

pauvreté, démythisation, désacralisation, désaliénation personnelle et collective.

LES ATTITUDES CONCRETES

On peut affirmer que ces idéaux sont présents dans l'esprit des groupes universitaires, du Mexique à l'Argentine en passant par les Caraïbes. Cependant, il s'agit de groupes restreints dont le degré d'engagement et de lucidité varie d'un pays à l'autre. Pour certains, ces idéaux se réduisent à des slogans appris à force d'être entendus dans des assemblées et meetings estudiantins, ou lus sur les pancartes et affiches qui couvrent les murs de beaucoup de nos universités. Pour d'autres, il s'agit de convictions solidement enracinées dans leur esprit. Entre ces deux catégories, il y a toute une gamme d'intermédiaires dont les options se précisent au fur et à mesure de leur participation à la lutte révolutionnaire. Chez tous, nous trouvons souvent un désaccord entre ce qu'ils disent et ce qu'ils font. Nous ne croyons pas pour cela qu'on puisse mépriser le contenu objectif de leurs idéaux. Il nous paraît logique qu'il en soit ainsi, si nous tenons compte de l'origine des universitaires — la majorité appartenant à la moyenne et haute bourgeoisie — et de la situation sociale et psychologique propre à l'étudiant universitaire.

Parmi les attitudes « bourgeoises » que nous croyons découvrir chez nos universitaires révolutionnaires, relevons l'individualisme et la loi du moindre effort, comme deux des caractéristiques que, nous le supposons, on devra extirper de l'homme « nouveau ». Toutes deux engendrent inévitablement l'« exploitation ». Oubliant dans la pratique, peut-être pas théoriquement, la valeur de chaque homme, et en quête d'un profit personnel, le bourgeois accumule les richesses et bénéficie du bien-être qu'elles procurent, aux dépens de n'importe lequel de ses semblables. L'histoire de la bourgeoisie foisonne de tels exemples.

Bien qu'on prêche la solidarité et la libération des exploités, il y a souvent une recherche démesurée de sa personnalité propre, de son « moi », non seulement face aux exploités (nous pen-



sons que même dans ce cas, une telle attitude n'est pas juste, car si on lutte contre l'exploitation, il est illogique de penser à « exploiter » (qui que ce soit, même dans le camp adverse) mais aussi face à ceux qu'il s'agit de libérer. Or, nous croyons que cet individualisme est

à l'origine du morcellement des courants idéologiques, ainsi que des subdivisions à l'intérieur d'une même idéologie. Le « personnelisme » n'est souvent que le support du « caudillo » qui veut s'affirmer. L'attachement à son propre caractère se traduit souvent par une lutte pour l'avancement, due soit à l'usurpation violente, soit à des manœuvres plus ou moins habiles, mais, presque toujours douteuses. Ceci conduit également au phénomène des groupuscules, à la lutte idéologique, au sectarisme, avec toute leur litanie d'« excommunications » et d'insultes verbales.

Cette déviation a un effet des plus néfastes pour la révolution elle-même: l'absence d'une pédagogie révolutionnaire efficace. Le personnelisme, lié à un désir démesuré d'efficacité (qui, pensons-nous, peut s'expliquer entre autres par la loi du moindre effort) conduit non seulement à « brûler les étapes » dans le processus de conscientisation — ce qui est en soi contradictoire — mais aussi à écarter ceux qui, ayant les mêmes inquiétudes révolutionnaires, pensent différemment au niveau des objectifs et de la tactique. Nous notons souvent l'absence d'un climat de dialogue et de patience nécessaire pour aider l'autre à grandir en conscience et en engagement révolutionnaire, sans qu'il doive pour cela aliéner sa propre personnalité.

LES MANIPULATIONS

Néanmoins, à partir des racines de l'individualisme que nous croyons déceler, il y a lieu de soulever toute une série de « manipulations » qui sont d'un faible poids dans l'autoproclamation d'authenticité, dans la démythisation et la désacralisation, bien que quelques groupes tentent de se justifier en disant qu'il faut tirer profit de tout ce qui peut contribuer au triomphe de la révolution. Parmi les institutions dont on se sert plus spécialement, signalons la famille, l'Université et l'Eglise.

a) La famille

Beaucoup de nos révolutionnaires n'hé-

Buenaventura Peligri est l'aumônier du MIEC et de la JEC d'Amérique latine. Il travaille au Secrétariat de ces mouvements à Montevideo.